

L'Espoir désespéré

Al-Risala, 1er septembre 1933

Elle naquit à la fin du dix-septième siècle, en 1697, et mourut à la fin du dix-huitième siècle, en 1780, et rassembla pour elle-même des dons de ces deux époques ce qui fit d'elle la plus brillamment douée des êtres en matière de lettres, la plus farouchement douteuse, la plus vaste dans l'espoir, la plus oppressante dans le désespoir, la plus apparente dans la joie, et la plus profonde dans le chagrin. Mais j'ai oublié de la nommer, et j'aurais dû commencer cet entretien en la nommant. Elle est Marie de Vichy-Chamrond, que l'histoire des lettres françaises connaît sous le nom de Madame du Deffand.

Elle naquit et grandit dans ces sombres années qui mirent fin au règne de Louis XIV, et l'orphelinage la prit alors qu'elle était encore enfant, si bien qu'elle fut envoyée dans l'un de ces couvents auxquels on envoyait les filles des riches. Elle était vive et pénétrante, et acquit de bonne heure le goût de la conversation et de l'échange ; elle aimait le raisonnement et la discussion ; elle était irrespectueuse devant toute autorité, religieuse ou autre ; rien ne lui semblait trop difficile ou trop vénérable pour être soumis à son examen, à son esprit, et à son ironie.

Elle avait à peine pris place dans son couvent aristocratique que quelque chose apparut dans sa conversation et sa conduite qui alarma ses supérieures et ceux qui avaient la charge de veiller sur elle, et suscita en eux une sorte de crainte. On dit qu'elle débattit avec la supérieure du couvent en matière de théologie, et ne dissimulait pas qu'elle avait des doutes sur l'existence de Dieu — des doutes que la supérieure trouva tout à fait dangereux. Et le Régent lui-même, dit-on, entendit parler d'elle avant de jamais la voir, et dit : voilà une fille qui va causer bien des troubles.

Et si cette jeune femme était capable d'alarmer sa famille et la supérieure du couvent par ce qu'elle montrait dans sa conduite et sa conversation, elle était capable d'une alarme bien plus grande encore — car elle portait en elle un désir ardent que ni la paix de l'âme, ni la piété, ni la réclusion du couvent ne pouvaient satisfaire ; l'esprit qu'elle portait n'était pas fait pour trouver son repos dans la religion, ni sa paix dans le silence du cloître.

Quand cette jeune fille atteignit vingt ans, ou les eut tout juste dépassés, elle fut mariée à un homme de noble famille et de grande conséquence parmi les familles les plus nobles de Bourgogne. Elle alla rejoindre son mari, vécut dans sa maison, ou passa une partie de son temps à Paris, puis reprit sa vie dans sa demeure ; et peu à peu les liens entre eux se desserrèrent, jusqu'à ce que la séparation entre eux fût complète.

Louis XIV était mort, et les affaires de l'État avaient passé au Régent établi sur le jeune roi. Et Paris en ces jours-là était enivré d'un libertinage bruyant et éhonté qui n'épargnait rien et ne craignait rien. Et notre dame s'ouvrit à toute cette vie, s'y abandonna sans hésitation, et la vécut pleinement.

Elle s'abandonna si excessivement aux plaisirs que les habitués mêmes du plaisir à Paris se détournèrent d'elle, et les liens entre elle et son mari furent si totalement détruits qu'une séparation devint inévitable. Et elle se lança librement dans la vie — dans le plaisir et la gaîté et la compagnie de ceux qui gaspillaient leurs jours dans l'oisiveté — jusqu'à devenir l'une des femmes les plus célèbres de Paris à cette époque, et l'une des plus remarquées.

Mais elle avait à peine passé trente ans qu'elle comprit que tout ce dans quoi elle était n'était que vanité, et se lassa de toute cette vie, et regarda en arrière sur les années qu'elle avait consumées avec regret et quelque chose qui ressemblait à du chagrin ; et elle se mit à chercher autre chose — non la rigueur de la religion, non le calme de la piété, mais ce plaisir plus élevé et plus raffiné que l'intellect ressent lorsqu'il rencontre un autre intellect, ou lorsqu'il rencontre la beauté dans ses formes les plus complètes et les plus élevées.

Dès ce moment les affaires de cette femme commencèrent à prendre de l'importance et sa position à s'élever — non comme belle femme de plaisir dont la renommée se répand pour de mauvaises raisons, mais comme femme à l'intelligence fine et perçante qui avait rassemblé autour d'elle les premiers hommes de lettres et les plus grands esprits de son temps.

Et à peine se fut-elle établie une maison à Paris et y eut-elle invité ces amis parmi les hommes de lettres et les grands penseurs que son salon devint le lieu de rassemblement des plus grandes intelligences de France à cette époque. Car D'Alembert était de ceux qui le fréquentaient, et Turgot en était, et Montesquieu, et Voltaire, et d'autres.

Notre dame s'établit dans cette maison et organisa sa réception des notabilités de France deux fois par semaine ; ils y prenaient quelque légère collation et conversaient sans contrainte ni façon — et la conversation portait sur tout ce qui les attirait ou les préoccupait : les nouveautés de la pensée ou de la littérature, les événements anciens de la politique ou de l'histoire. Et les conversations de son salon étaient plus brillantes, plus distinguées, et plus véritablement élevées que celles de la plupart des autres salons, parce qu'elle-même était d'une acuité et d'une finesse de jugement que peu de femmes de son temps possédaient, et parce qu'elle n'aimait que ce qui était authentique et excellent, et ne pouvait souffrir la prétention ou l'artifice.

Les années avancèrent pour notre dame ; son mari mourut et elle devint libre même devant la loi ; et elle redoubla l'organisation du salon et la rigueur dans le choix de ses habitués. Elle rassemblait dans son salon ceux dont la compagnie valait vraiment la peine — ceux qui pensaient profondément et parlaient brillamment — et en écartait ceux qui n'avaient rien à offrir, quelque illustres que fussent leurs noms ou leur rang social.

Elle avait à peine atteint la cinquantaine que Dieu acheva son épreuve pour elle et que le malheur la prit de toutes parts : elle perdit la vue et fut plongée dans une obscurité que rien ne pouvait soulager ; mais ce qui avait commencé à se clarifier dans son esprit devenait plus clair encore, et ce qui avait commencé à s'affiner dans sa pensée s'affinait davantage encore, et elle comprit que rien dans la vie ne valait la peine d'y tenir que ces conversations et cet échange, et qu'elle ne pouvait trouver de consolation à la perte de la vue que dans le plaisir de l'âme.

Croyez-vous que cela ait modifié sa conduite ou l'ait contrainte à quelque modération ou quelque retenue ? Il est hors de doute que cela modifia quelque peu sa conduite — mais seulement pour un temps, après quoi elle revint à ce qu'elle avait été, avec sa vigueur d'autrefois et son brillant d'autrefois.

Elle se choisit pour compagne une jeune fille des provinces, née d'une famille noble mais dont la naissance n'était pas légitime — une jeune fille douée d'un beau visage, d'une allure élégante, d'une intelligence vive, et d'un esprit animé, plein d'enthousiasme frais et d'une sorte d'ambition naïve. Elle s'appelait Julie de Lespinasse, et ses compagnons l'appelaient la belle Lespinasse.

Puis la vie ordonnée reprit son cours pour notre dame, et la jeune fille se créa un salon ou boudoir dans la même maison où résidait Madame du Deffand ; elle accueillait les visiteurs qui venaient voir la dame — car Madame ne pouvait plus les voir — et jouait le rôle de première hôtesse, se présentant aux invités et les entraînant dans la conversation, puis les conduisant à la maîtresse de la maison. Et ainsi les deux femmes vécurent ensemble sous le même toit pendant dix ans ou davantage.

En octobre de cette année 1765, un homme vint visiter Paris — l'un des grands Anglais : Horace Walpole. Il était le fils de Robert Walpole, qui avait été Premier ministre d'Angleterre ; il était membre du Parlement ; il était homme d'intelligence vive et de vaste culture, intéressé par les beaux-arts et par la littérature ; et il connaissait bien la France, aimait les Français, et jouissait de leur société.

Les liens d'amitié et d'affection entre lui et notre dame se consolidèrent pendant qu'il séjourna à Paris ; quand il rentra à Londres, la correspondance entre eux ne s'interrompit pas, et il continua à lui rendre visite chaque fois qu'il venait à Paris — et il y venait souvent — et cette correspondance et ces visites se poursuivirent pendant quinze ans jusqu'à sa mort.

Mais son compagnon était Anglais, et cela signifiait qu'il craignait la moquerie et la plaisanterie, et qu'il était soucieux des convenances et inquiet de ce que les gens pourraient dire. Il lui demanda donc, dans ses lettres à lui, de ne pas parler d'amour ou de tendresse — que leur correspondance restât dans les bornes de l'amitié, et qu'elle s'adressât à lui comme à un tuteur, se désignant elle-même comme sa pupille.

Quand ses lettres s'interrompirent un certain temps, elle lui écrivit qu'il semblait ne pas vouloir la tenir au courant de ses affaires ; elle l'avertissait de ne pas tolérer cela trop longtemps, car elle était tout à fait capable de lui envoyer son secrétaire et de lui enjoindre de se hâter vers Londres et de rester auprès de lui et de lui envoyer ses nouvelles, et d'annoncer à toutes les personnes et en tout lieu qu'elle était sa pupille et lui son tuteur et qu'elle l'aimait, et de lui ménager une place auprès de lui pour qu'elle le rejoigne et annonce à toutes les personnes ce qui était entre eux — elle ne craignait aucun scandale, quel qu'il pût être ; et qu'il choisît donc entre le scandale et de lui écrire.

Elle était peut-être par moments soumise et obéissante, et se ramenait à la retenue — puis s'enflammait et se donnait libre cours sur

ses sentiments dans ses lettres ; et son compagnon était troublé par ce qu'il recevait, et lui rappelait qu'elle avait accepté les termes de leur amitié, et qu'elle devait parler d'affection et non d'amour, d'estime et non de passion, et qu'elle devait se contenter de s'adresser à lui comme tuteur et non comme amant.

Et c'est ainsi que vécut cette femme pendant quinze ans, au cours desquels son cœur récupéra toute sa jeunesse, et elle-même et ceux qui l'entouraient en vinrent à comprendre qu'elle était la femme la plus extraordinaire du dix-huitième siècle — la plus brillante, la plus constante, la plus subtile, la plus pénétrante, et la plus profondément sensible.

En l'année 1780 cette femme mourut, et peu avant sa mort elle écrivit à son compagnon une lettre pour lui dire qu'elle était sur le point de mourir, et ne lui demandant qu'une seule chose — qu'il ne se désolât pas.

Voilà un portrait de cette femme, et c'est sans doute celui qui tient le plus intimement à l'âme et qui touche le plus. Mais elle avait d'autres aspects et d'autres portraits ; elle était liée à la pensée et à la philosophie et à la vie littéraire de son temps, et elle occupait dans cette vie intellectuelle une position d'où peu de femmes ont jamais parlé, et tout ce qui se pensait et se ressentait et se disait de meilleur en France au dix-huitième siècle passa devant ses yeux.

Elle disait de Rousseau qu'il avait sa part de clarté — mais la clarté de l'éclair ; sa part de chaleur — mais la chaleur de la fièvre.

Elle était liée aux hommes politiques, aux grands et aux nobles, et elle en était ; elle écrivit de nombreuses lettres au duc de Choiseul et à d'autres de ceux qui façonnèrent les grands événements de France ; et sa correspondance avec eux a été rassemblée et publiée, tout comme sa correspondance avec Walpole a été rassemblée et publiée ; et les deux correspondances ensemble nous donnent un tableau de la France et de la société française au dix-huitième siècle, un tableau à la fois intime et vivant.

Après tout — peut-être les meilleures choses écrites sur cette femme sont-elles deux essais écrits par Sainte-Beuve dans ses *Causeries du lundi* ; vous pouvez en lire l'un dans le neuvième volume et l'autre dans le quinzième. Ils suffisent à vous mettre sur le chemin et à vous faire sentir ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette femme extraordinaire.

Al-Risala, 1er septembre 1933